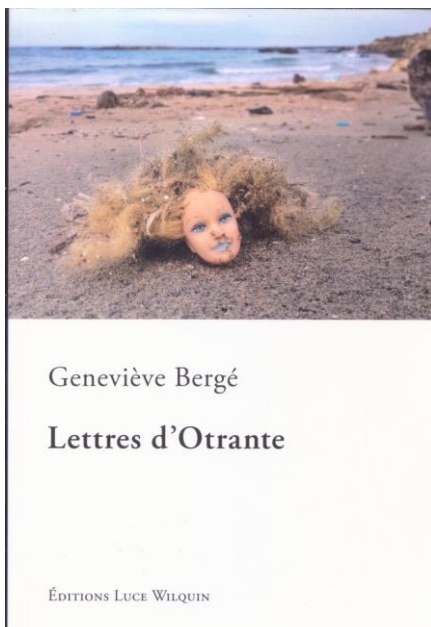


Les recensions de la boutique

N° 52

Monastère N-D d'Hurtebise



Geneviève Bergé

Lettres d'Otrante

Ed. Luce Wilquin, 2015, 194 pp.

De Geneviève Bergé, on pourrait dire qu'elle est une véritable polygraphe !

De l'écriture à la lecture, de l'édition à la traduction, de l'animation (d'équipes de lecteurs) à la critique littéraire, il n'y a guère de secteurs de l'univers littéraire qui échappent à son attention, pour ne pas dire à sa passion. C'est elle que nous aurons l'occasion de rencontrer le 9 novembre 2019 durant la journée « Littérature et spiritualité » organisée au monastère d'Hurtebise. Avec elle, nous lirons ce jour-là le roman qu'elle a fait paraître en 2015 aux Editions Luce Wilkin et intitulé : « Lettres d'Otrante ».

Comme le signale le titre, il s'agit là d'un roman « épistolaire » qui a ceci, entre autres, de caractéristique : qu'il est écrit à une seule voix. En effet, la narratrice (une archéologue hollandaise qui se nomme Aafke, partie travailler dans la cathédrale d'Otrante, une ville balnéaire historique de la région des Pouilles, au Sud de l'Italie, près de Lecce, afin de restaurer une splendide mosaïque médiévale, et aussi de trouver un peu de bonne solitude), cherche à répondre le mieux possible à la sollicitation que lui a faite son vieil ami (amant ?) Peter, paralysé, un homme d'une rare intelligence, condamné à ne plus communiquer que par les yeux.

« *Pas de pitié, lui avait-il intimé. Raconte-moi ta vie quotidienne.* »

Or cette vie, à ce moment, ce sont des visages, rassemblés autour d'un chantier important qui consiste à faire réapparaître ce que le temps a effacé : une mosaïque magnifique dont il revient à Aafke de reconstituer une des scènes principales, celle consacrée à Adam et Eve.

Petit à petit, on découvre là Simona et son obsession d'éliminer les loirs qui occupent sa maison, l'équipe des archéologues, contrastée, laborieuse, Anita et sa fille Coca, qui ont traversé la mer depuis l'Erythrée dans des conditions effroyables, Jantje, le chat roux dont la narratrice s'est fait un copain de tous les jours, et bien sûr l'interlocuteur des lettres : Peter, l'ami de longue date, qui semble bien ne plus pouvoir vivre que par procuration.

Mais aussi, à Otrante, tout près de la cathédrale, il y a des présences, et des cadavres retirés de la mer et dont on ne parle guère, sauf avec mépris. La thématique de l'immigration est sans cesse présente dans ces pages, mais entre les lignes, discrètement, comme une menace ou une question...

Ce qui impressionne, dans ce roman, c'est notamment le rapport permanent, par divers biais, entre ce qu'on peut entendre par les verbes « apparaître » et « disparaître » : il y a le travail des archéologues, évidemment, qui consiste à faire ressurgir un « monde » perdu ; il y a les migrants qui échouent dans la ville, se muent en zombies et passent derrière des voiles, des portes, des murs ; il y a les loirs de Simona qui circulent on ne sait où ; il y a les mots qui se glissent entre les lignes et laissent entrevoir une réalité catastrophique ou encourageante, on ne sait pas...

On en vient à se dire, au fil des pages, que le récit en cache un autre, comme pour le palimpsestes, un non-dit sous le dit, des affleurements permanents de mémoire déchirée – et que Aafke, en tablant sur ses dons d'observation et de dialogue, en adressant ses lettres à Peter (ce qui l'oblige à être attentive au quotidien davantage encore qu'elle n'en a l'habitude), parvient progressivement à sortir de l'ombre ce qu'on tente d'y noyer en tenant des propos convenus quand ils ne sont pas meurtriers.

J'ai aperçu Angélique, installée seule à l'unique table du lie, elle me regardait. Elle m'avait vue dès que j'étais entrée, mais ne m'avait pas appelée. (...) Il était tout-à-fait normal, semble-t-il, qu'elle prit son café au bar ce matin et qu'elle y fut apparue telle une madone, aussi imprévisible que silencieuse.

Apparaître, disparaître : rien à voir avec le culte des apparences ni avec de quelconques apparitions mais avec la lutte menée par des gens passionnés de vérité (c'est-à-dire aussi de liberté, pour reprendre saint Jean) pour faire surgir du néant ce qu'on (c'est-à-dire des idéologues, des politiciens, des hommes et des femmes de la rue qui ont décidé qu'on ne les dérangerait plus) tente d'y perdre : pour transfigurer une réalité trop souvent tronquée pour être vraie.

Jean-François Grégoire